

A M. L. M. Linné
Hommage de l'Auteur.
Léon Bourgeois

POÉSIE.

L'IROQUOISE DU LAC SAINT-PIERRE.

Légendes

AUX LECTEURS.

La légende qu'on va lire n'a pas le mérite de la réalité, ce n'est qu'une simple historiette d'imagination, où l'auteur a essayé de personnifier, pour ainsi dire, le caractère des peuplades sauvages qui furent les premiers habitants de notre pays.

Le fait n'est fondé que sur la croyance où sont les habitants des environs du lac Saint-Pierre, que, dans les belles nuits d'été, on voit une petite lumière qui semble flotter sur le miroir du lac.

Les vieux narrateurs de l'endroit ne manquent pas de raconter à ce sujet plusieurs histoires merveilleuses, d'une authenticité équivoque, puisqu'elles sont, pour la plupart, contradictoires. L'auteur a voulu se servir de cette croyance pour grouper en un seul drame plusieurs actes de barbarie inspirés par la vengeance des Peaux-Rouges ; par exemple, les traditions du pays racontent un grand nombre d'histoires de jeunes enfants dérobés par les sauvages et dont on n'a jamais entendu parler depuis.

On lui reprochera peut-être d'avoir mêlé trop d'horreur à son récit ; mais, si l'on se rappelle le caractère féroce de la nation Iroquoise, les supplices épouvantables qu'ils faisaient souffrir à leurs prisonniers et le motif de vengeance qui fait agir le personnage qu'il met en scène, on avouera qu'il n'a pas dépassé les limites du vraisemblable.



L'IROQUOISE

DU LAC SAINT-PIERRE.

LEGENDE.

I.

Il fait nuit : tout s'endort dans les forêts sauvages ;
Le Saint-Laurent, ouvrant l'orbe de ses rivages,
En une immense nappe épanche son flot pur ;
L'onde déroule au loin sa vague transparente
Et les rives du lac d'une écharpe odorante
 Semblent ceindre un miroir d'azur.

Le roseau chante au vent sa plaintive romance ;
La lune, comme un phare, au front du ciel immense,
S'élevant par degrés sur l'aile de la nuit,
Découpe des grands pins les ramures étranges
Dont l'ombre se dessine en gigantesques franges
 Ondulant sur le flot qui fuit.

L'oiseau de nuit, quittant sa pose taciturne,
S'envole en tournoyant et sa clameur nocturne
Se perd dans la forêt avec le bruit du vent ;
La brise rit encore au feuillage du tremble ;
Le ciel sourit à l'onde et chaque étoile tremble
 Dans chaque vague au pli mouvant.

II.

Voyez, là-bas, longeant les détours de la grève,
Comme un fantôme étrange entrevu dans un rêve,
Une ombre se glisser d'un pas lent et discret. . . .
Aux lueurs de la nuit sa silhouette grise
Se détache en passant vacillante, indécise,
 Sur le fond noir de la forêt.

La brise nous apporte une plainte étouffée. . . .
Est-ce l'esprit des bois ? est-ce un sylphe, une fée,
Qui vient gémir au bord du lac silencieux ?
Non, c'est un être humain, c'est l'enfant des savanes
Qui vient parfois, la nuit, s'asseoir sous les platanes,
L'œil rêveur, le front soucieux.

Comme un roseau courbé par le vent de l'orage,
Son front ridé se penche appesanti par l'âge,
Mais son œil brille encor dans les brumes du soir ;
Seul débris d'une race indomptable en courage,
Triste objet de terreur, on la nomme au village :
L'Iroquoise du Rocher-Noir !

Dans les drames sanglants que raconte l'histoire,
Elle vit sa tribu tomber au champ de gloire,
Et, quand eut succombé le dernier de ses preux,
Elle se retira près d'un rocher sauvage
Pour pleurer sa grandeur et mourir au rivage
Du lac aimé de ses aïeux.

III.

Elle s'est arrêtée au pied d'un vaste chêne.
Son regard est sanglant ; ses longs cheveux d'ébène
Couvrent presque en entier son large manteau gris.
Elle parle soudain, et sa voix monotone
Semble le grincement de la bise d'automne
Dans les vieux ormes rabougris :

“ O lac qui, sous mes pieds, laisses dormir tes ondes !
“ Forêts dont j'aimai tant les retraites profondes !
“ Sentiers que tant de fois j'ai parcourus le soir !
“ Manitous qui gardez ces grèves solitaires !
“ Rochers silencieux ! astres pleins de mystères !
“ Pour la dernière fois j'ai voulu vous revoir !

“ Vos maîtres ont passé comme l'onde qui coule,
“ Comme le vent des nuits qui, chaque soir roucoule
“ Sous les rameaux des verts sapins ;
“ Comme un léger canot fuyant à la dérive
“ Et mon œil attristé cherche en vain sur la rive,
“ L'empreinte de leurs mocassins !

“ O lac ! te souvient-il des jours de mon jeune âge,
“ Quand plaçant, au printemps, nos wigwams sur ta plage,
“ Nos guerriers, dans tes bois, venaient chasser le daim ?
“ Te souvient-il encor de ces jours si paisibles
“ Où le vol cadencé des avirons flexibles
“ Emportait nos canots bondissant sur ton sein ?

“ Te souvient-il encor de la brune Indienne
“ Dont la voix se mêlait, sonore, aérienne,
“ Aux mille murmures du soir,
“ Quand elle suspendait à la frêle liane
“ Et balançait au vent sa mouvante nâgane,
“ Berceau d'un guerrier à l'œil noir ?

“ Fleuve, te souvient-il, quand, dans la forêt sombre,
“ Nos bandes poursuivaient de leurs flèches sans nombre
“ Les Algonquins fuyant, la rage dans le cœur ;
“ Ou, sortant tout à coup de leurs mille embuscades,
“ Mêlaient leur cri de guerre au bruit de tes cascades
“ Et brandissaient dans l'ombre un tomahawk vengeur ?

“ Hélas ! ils ont passé comme l'onde qui coule,
“ Comme le vent des nuits qui chaque soir roucoule
“ Sous les mouvants arceaux des bois !
“ Et, pliés sous le jong d'une race étrangère,
“ Tes bords ont oublié le noble chant de guerre
“ Qu'ils répétèrent tant de fois !

“ Ah ! mille fois malheur à ces Visages-Pâles
“ Dont les mains, brandissant des foudres infernales,
“ Ont fait de nos guerriers un ravage inouï !
“ Leurs victimes encore attendent la vengeance
“ Puisse des assassins l'odieuse puissance
“ S'écrouler sous les coups du fier Areskouï !

“ Puisse-t-il, dévastant leurs retraites impures,
“ Une torche à la main, scalper leurs chevelures,
“ Broyer leurs membres palpitants,
“ Entonner sur leurs corps l'hymne de la victoire,
“ Rougir ses mocassins dans leur sang et . . . le boire
“ Dans leurs crânes encor fumants !



IV.

Elle se tait. Sa voix, comme les cris funèbres,
Comme l'hymne effrayant de l'oiseau des ténèbres,
Va d'échos en échos gronder dans la forêt ;
Son œil noir où se peint une douleur immense
A semblé méditer une atroce vengeance,
Un épouvantable projet. . . .

Un sourire infernal vient effleurer sa bouche ;
Son sourcil se contracte et son regard farouche
Lance au ciel un éclair amer et triomphant ;
Sa main s'arme au hasard d'une flèche acérée,
Et le large manteau dont elle est entourée
S'entr'ouvre et nous montre. . . un enfant !



Pauvre fleur qu'un printemps fit éclore sur terre !
Ange qui, dans les bras d'un monstre sanguinaire,
Entr'ouvre en souriant son œil de séraphin !
La blancheur de son front où brille l'innocence,
Ses yeux, ses cheveux blonds révèlent sa naissance :
C'est le fils du seigneur voisin.



Tendre fruit d'un amour aussi pur que sincère,
Il sommeillait, cet ange, en rêvant à sa mère,
Dans un lit dérobé sous un épais rideau,
Quand, nourrissant déjà son projet de vengeance,
L'Iroquoise au manoir se glissait en silence
Et l'arrachait à son berceau.

Pauvre mère ! tu dors, et tandis que les songes
Charment ton cœur aimant de leurs riants mensonges,
Le malheur sur ton front pose sa lourde main.
Peut-être crois-tu voir un ange au doux sourire
Qui berce dans ses bras ton enfant qui soupire. . . .
Quel sera ton réveil demain !
.....

V.

Cependant sur le lac s'épaississent les ombres ;
Le ciel voile ses feux sous des nuages sombres ;
Le vent dans les grands pins a sifflé sourdement ;
La cîme des forêts se courbe et se relève,
Et le lac qui mugit vient balayer la grève
De son flot naguère dormant.





La tempête partout jette son cri sublime ;
Le tonnerre roulant au-dessus de l'abîme,
Comme un boulet d'airain sur un dôme de fer,
Eclaire et, tout-à-coup, d'un jet de flamme horrible,
Embrase un vieux tronc sec dont la lueur terrible
Eclaire un spectacle d'enfer !



L'Iroquoise était là, comme un sombre génie
Que l'on croit voir parfois dans les nuits d'insomnie ;
Ses cheveux hérissés se tordaient sous le vent ;
L'enfant paralysé sous son affreuse étreinte,
Immobile semblait l'oiseau saisi de crainte
Que fascine l'œil du serpent.

Longtemps son œil hagard que la démence anime
Fixe avec volupté l'innocente victime
Et savoure à longs traits sa profonde terreur ;
Puis soudain, l'élevant au dessus de sa tête,
Pousse un cri . . . mais en vain, la voix de la tempête
Est plus forte que sa clameur.

Ombres de ses guerriers, manitous de la plage,
Esprits, éveillez-vous ; c'est vous que, dans sa rage,
Elle veut pour témoins de son acte sanglant !
Elle veut sous vos yeux finir son existence,
En vous offrant, au moins, pour dernière vengeance,
Le sang d'un jeune guerrier blanc !

Voyez-là soutenant sa victime éperdue !
Elle s'arme et la flèche un instant suspendue
En frémissant se plonge au cœur de l'innocent.
Le voile du trépas couvre son œil limpide,
Et son âme d'enfant, bel ange au vol rapide
Monte vers le ciel en chantant.

Puis la fureur du monstre atteint son apogée ;
En un délire affreux sa rage s'est changée ;
Son œil tauve et sanglant lance un horrible éclair ;
Elle pousse un éclat d'un rire sardonique,
Et danse en écumant la ronde satanique
Que dansent les damnés d'enfer !



Comme un vent tournoyant au-dessus de l'abîme,
L'Iroquoise tournait autour de sa victime
Aux lueurs du flambeau par la foudre allumé.
Quand saisissant enfin la frêle créature,
Elle scalpe en hurlant sa blonde chevelure
De son poignard envenimé.

Et, se ruant encor sur la froide dépouille,
La meurtrit, la déchire, et dans sa rage fouille
Dans la blessure affreuse, ouverte dans son flanc ;
Puis, semblable au vautour, aux entrailles s'attache,
Lui découvre le cœur, de ses ongles l'arrache
Et . . . le dévore tout sanglant . . .

VI.

Parmi les nénuphars et les algues verdâtres,
Une roche, là-bas, baigne ses flancs grisâtres,
Comme un nid d'alcyon caché sous les roseaux.
C'est là qu'elle s'enfuit, mi-nue, échevelée,
Et le vent se heurtant sur la roche ébranlée,
Lui jette l'écume des eaux.

Là, debout sur le roc et promenant dans l'ombre
Ses regards où fulmine un feu terrible et sombre,
Le monstre pousse encor un cri rauque et perçant :
" Je suis vengée enfin ! . . . " Elle dit et s'élançe . . .
Et la fille des bois meurt avec sa vengeance
Au fond du gouffre mugissant.

EPILOGUE.

Le lendemain matin, deux pêcheurs du village,
Passant près de l'endroit, trouvèrent sur la plage
Les seuls restes épars de ce drame émouvant.
On planta sur les lieux une croix ignorée ;
Et l'on dit que, le soir, une mère éplorée
Y revint pleurer bien souvent.

L'on dit que, depuis lors, sur la vague dormante,
On voit courir, la nuit, une torche fumante
Projetant sur les flots comme un long filet d'or.
Est-ce l'enfant des bois qui pleure sa victime ? . . .
Est-ce l'ange vengeur du crime ? . . .
Nul mortel ne le sait encor.

LOUIS-HONORÉ FRÉCHETTE.